

LE BLEU EST CIEL CAR L'ABRICOT EST DANS LE POISSON

Une ribambelle de graviers vient s'incruster délicieusement dans le versant gauche de mon visage. Ils sont plein d'entrain ces petits cailloux, ils mettent du cœur à l'ouvrage, après tout on est lundi matin. Derrière mes paupières mi-closes, mes pupilles dansent la valse. Du bout des doigts, je goûte la lisseur, j'effleure le lissitude du pavé. Sa froideur me rappelle l'excitation du vol plané. Je slalome entre les rails de tram telle un coureur cycliste du tour de France, celui de 2002. Le bleu du vélo se heurte à l'odeur de viennoiserie chaude. Ma robe en coton fait le bruit des feuilles d'arbre dans lesquelles le vent s'engouffre. Il est 8h12 du matin, la lumière est ambrée, elle s'échappe de derrière les toits comme une coulée de résine. La pente est mirobolante, elle caresse ma rétine dans le sens du poil. Je vais si vite que je dépasse le tramway, je suis rapide comme un guépard. En clair, je suis en train de vivre très fort et j'aime ça. J'aime vivre. Les gens ne le disent pas assez mais vivre c'est vraiment beau. Et puis là, venant transcender la scène, l'envol arrive. Le rail de tram ouvre grand sa mâchoire de ferraille et avale d'une bouchée la roue avant de mon véhicule. Le mouvement est sauvagement transformé en non mouvement. Comme une voiture en conduite accompagnée devant un stop, mon vélo pile en plein milieu du l'avenue du Peyrou. Cependant, ne rabaissons pas l'élégance avec laquelle mon deux-roues a effectué la manœuvre. On remarquera une certaine recherche stylistique dans l'emplacement du freinage inopiné : la boutique de cerfs-volants à bâbord et l'immensité du jardin botanique à tribord. Il faut savoir qu'on n'a pas affaire à un vulgaire VTT, ça non. C'est un vélo hollandais de première catégorie. De plus, c'est un vélo d'anniversaire, pourvu d'un panier en osier tressé main. Sous l'impulsion bienveillante de ma bécane, j'entame un ballet aérien digne du cirque du soleil. Je nage le papillon à travers les particules de poussière en suspension. Les manches

de mon cuir se gonflent d'air comme deux montgolfières. Le haut et le bas alternent, mon corps ne sait que choisir entre s'écraser dans le ciel ou s'élever sur le sol. Au vue de l'imminence de l'atterrissage, mes mèches rousses essaient de trouver refuge dans ma bouche. C'est à ce moment-là que mon petit minois se lance le défi du fusionner avec le pavage de la rue. Et on en revient aux gravillons. Les fameux. Jamais je ne me suis sentie aussi vivante que là, à faire l'étoile de mer sans eau. On est au début du printemps, le soleil est doux comme du coton. Il me triture tendrement la nuque. On dirait que tout s'est arrêté. On dirait que le liseur de mon histoire s'est stoppé en plein milieu de la page pour aller se boire un jus d'orange. Le temps s'étire comme de la guimauve. L'air a le goût de mimosa. L'odeur me chatouille les oreilles, elle fait vrombir subtilement mon tympan. Incapable d'esquisser le moindre tressaillement corporel, mon esprit lui s'emballe. Ma caboche vient de comprendre qu'à l'instant T, c'est elle qui a tous les pouvoirs. La carcasse est immobilisée : longue vie aux neurones, aux synapses, au cervelet, à la matière grise. Envolée lyrique digne d'un presto dans « l'Estate » de Vivaldi. En sol mineur à trois temps. Mes sens sont en ébullition. La vie n'est que saveur ! Je sens, donc je suis ! Je suis comme un thermomètre à mercure qui déborde. Je frétille de l'intérieur, comme une truite qu'on sort de l'eau. Mes entrailles se trémoussent. Dans ma boîte crânienne ça pulse comme dans une boîte de techno. Je suis vivante ! Je suis là ! Je ne suis pas ailleurs ! Je suis ailleurs plus tard alors que je suis ici maintenant. La douleur n'existe pas quand on est assez vivant pour y sentir la vie. Je ressens tellement fort que la souffrance n'a même pas le temps d'exister, elle se mue en shoot sensoriel. Dans un râle musical je me retourne sur le dos. J'ai tellement mal que je souris à m'en déchirer les lèvres. Le ciel est bleu ce matin. Le bleu est ciel ce matin. Tout se mélange. C'est drôle, sous cet angle même les couleurs, elles se mélangent. Je suis étalée en plein milieu d'une palette de gouache. Le fourgon de la poste est rouge. Comme les sièges du cinéma. Comme les sièges du cinéma Diagonal à la séance de 23h. Comme les sièges du cinéma Diagonal à la séance de 23h quand la salle est vide. Un film qui

fait peur par un réalisateur qui fait scandale. Deux petits personnages perdus dans l'immensité d'une salle à 250 sièges. On s'est blottis au douzième rang, un peu sur la gauche. Le faux velours des sièges est tendre comme le goudron. On a pris un plaid à carreaux et du jus d'abricot dans une bouteille en forme de poisson. Quand je bois, j'embrasse le poisson. Ça me fait rire. Erotisme sous-marin. Le son est très fort parce-que la salle est très vide. L'obscurité est très obscure parce-que mon pull est très blanc. Je n'arrive pas vraiment à saisir l'histoire. C'est des stridulations de couleurs, des flashes de sons. Un arrière-goût de pop-corn flotte dans mes oreilles. Il fait tiède quand le générique entre sur la pointe des pieds. Et puis, sans prévenir, un mini-univers se crée. Le plaid se tend, il s'étire jusqu'à atteindre le siège devant nous. Une voie lactée de laine se forme délicatement. On est dans un petit dedans, la cabane, qui est dans un grand dedans, le cinéma. C'est délicieux. Accoudé contre mon coude, il me regarde, il pétille. Excitation de gamins de huit ans qui déborde de nos corps de grands. Ses boucles brunes se mélangent avec le silence. Une phrase de ma prof de maths du lycée me revient en tête, « certains infinis sont plus grands que d'autres, un infini peut en contenir un autre ». Aujourd'hui, on est la mise en pratique d'un théorème mathématique. Nous sommes le petit infini dans le grand le grand infini. L'espace d'une demi seconde, je lance un œil dans le dehors, dans le hors cabane. L'immensité de la salle me terrifie. Plus jamais je n'aurai le courage de sortir, maintenant j'habite ici. Dedans, on est en sécurité. Tout paraît plus simple. Dans notre nouvel univers, le ciel est orange et quadrillé. On est seulement trois, comme les piques d'une fourchette à dessert : le poisson, lui et moi. Dans notre microcosme les mots changent de sens, changent de saveur. Maintenant veut dire toujours. Le son est ralenti, comme quand on crie dans un oreiller. J'essaye de parler mais ma langue s'emmêle, elle fait des tours sur elle-même comme ce soir-là. Ce fameux soir où on s'était imbibées d'alcool à la menthe jusqu'à oublier comment prononcer le mot girafe. Agglutinées devant le miroir à paillette de ma minuscule salle de bain, on s'est lancées dans la périlleuse mission de se remettre du rouge à lèvres. Elle rit

beaucoup, donc je ris beaucoup. Au-dessus de nos têtes, le néon brille si fort qu'il m'hypnotise, il me susurre des vérités existentielles que j'aurai oubliées demain matin. Le chanel rouge vermillon se rapproche dangereusement de mon visage. Il se promène délicatement le long de mes lèvres. C'est bon ou ça sent bon ? C'est fou. La vie est folle. L'alcool brouille délicieusement les frontières entre mes sens. Je n'arrive plus à faire la différence entre le goût et l'odeur. Et j'aimerais vivre comme ça tout le temps, que toutes les sensations me submergent en même temps, sans classification, sans rationalisation. C'est beau de tout ressentir. C'est étourdissant de tout ressentir. Je le dis à haute voix. Je le crie. Je le scande pour l'imprimer en lettres capitales dans ma tête. La vie n'est que saveur ! Je sens, donc je suis ! Si je le crie assez fort peut-être que ça ne s'évaporerait pas avec l'alcool. Et c'est revenu. Je m'y attendais pas et soudain elle ça a surgi dans ma tête comme un lion sur une gazelle. Mercredi matin, cours de sociologie littéraire, moins de quatre heures de sommeil au compteur. Je suis tellement fatiguée que je vois tout ce qui m'entoure avec un décalage d'une demi-seconde. Comme si j'étais un scarabée dans un monde d'auto-tamponneuses. Au deuxième rang, je suis face à tasse avec mon double expresso vanille. Et là, c'est la grande découverte. La mousse sur le dessus du gobelet se trémousse en soubresauts. Les bulles éclatent formant des cratères caféinés. Je suis comme Neil Armstrong qui pose son pied sur la Lune. Je suis une aventurière des boissons chaudes. Je ferme les yeux, je trempe mes babines. Un tsunami vient engloutir la plaine. C'est bouillant, la chaleur me déchire les lèvres, me transperce les papilles. Soudain, ma langue se heurte à un gravillon. Ils ont fait vite, ils se sont répandus jusqu'à l'intérieur de ma bouche. Ils sont plein d'entrain ces petits cailloux, ils mettent du cœur à l'ouvrage, après tout on est lundi matin. Je sens qu'on me tâte du bout du pied, pour vérifier si je bouge encore. Il est 8h13 du matin. Je suis à moitié morte, mais surtout à moitié vivante, et c'est beau.